

Catherine Pallois

La voie des arbousiers

Roman

Catherine Pallois

La Voie des arbousiers

© Catherine Pallois, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-2058-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Sylvie, ma sœur, ma lectrice,
qui m'a fait confiance malgré mes difficultés et m'a donné la force d'aller au
bout.*

*Je la remercie infiniment pour son soutien et son aide, dont j'avais un réel
besoin.*

*À Maman, à mes enfants grands et petits.
D'abord se prouver à soi-même qu'on est bien, aller au bout de ses forces,
mais sans les dilapider ; ne jamais rêver : agir.*

Andrée Maillet

En m'engouffrant dans la gare, je laissais derrière moi Rouen à son agitation et sa grisaille quotidiennes. J'y abandonnais mon mal-être sur le bitume déjà souillé des tracas de sa population. Ainsi, je capitulais devant l'insistance de ma meilleure amie. Elle ne cherchait qu'à me sortir de mes humeurs ô combien moroses depuis que j'étais enlisée dans une sorte de routine domestique. Les années de ma vie d'épouse étaient derrière moi. Lorsqu'un jour mon mari m'annonça vouloir vieillir auprès d'une autre, je me sentis manquer d'air dans cette grande ville pourtant si belle. Quel serait mon avenir désormais ? Si je ne me prenais pas en main, mon existence s'arrêterait là, tout comme le fruit trop mûr qu'on laisse derrière soi. Je vivais cette épreuve comme une trahison, on me voyait perdre pied et sombrer dans la dépression. Suivre une thérapie ? Il me restait encore cette énergie-là. Elle me serait utile pour relativiser ma nouvelle situation. Alors après l'analyse de mon *moi* chez un spécialiste de la quiétude intime perturbée, il me semblait y voir plus clair. Quoique, ce vieux ténébreux aurait foutu le noir bourdon à tout un escadron de jeunes soldats fêtant la quille. Bon, c'est vrai que quelques séances à me répandre devant ce sacro-saint praticien taiseux me firent intégrer malgré tout la réalité de mon *toi* perdu à tout jamais. C'était déjà ça, et pourtant j'avais encore du mal à m'ôter de la tête cette union de plus de trente années sacrifiée sur l'autel du parjure. Quant à l'exploit de la jeune élue à la libido exacerbée, je le trouvais pathétique, à la limite du risible ! Si ça n'avait pas été si déstabilisant pour moi, cela aurait pu être drôle, en effet.

Seule désormais, je ressentais la nécessité de changer d'air avec ce besoin vital de me gorger de vents sains comme ceux qui courbent les blés et font tournoyer les feuilles mortes des arbres. Ceux qui soufflent sur nos souvenirs comme sur des petits tas de poussière jusqu'à leur dispersion totale. Ceux qui poussent les nuages pesants de nos chagrins au-delà de tous les horizons. Je voulais m'abreuver de ces vents-là. J'en parlai à Maurine, mon amie de toujours, qui m'encouragea, m'assurant que ces jours loin de chez moi ne pourraient me faire que du bien. Aussi avais-je opté pour une pension complète en région alpine. Maurine m'aida à effectuer la réservation sur Internet, ce avec quoi je n'étais pas très familiarisée. Le site du domaine des Eaux-Folles, c'étaient de jolies chambres claires et confortables dans un décor époustouflant de beauté. Des excursions étaient proposées sur place dans la vallée des Tilleuls. Droit devant en contrebas, une petite ville entourée de kilomètres de terres arables et de vignobles filait jusqu'à la mer où se perdait la rivière. Maurine avait eu l'adresse par des collègues enchantés de leur séjour. Ils lui avaient confié la

présence dans la vallée d'une sorte de guérisseuse-herboriste atypique. Je n'avais pas idée alors combien ce voyage m'aiderait à repartir d'un bon pied.

J'avais prié qu'on me laissât partir seule. J'ai toujours détesté les au revoir sur les quais. Ils sont comme des adieux à vous filer la chair de poule en vous tirant des larmes inutiles. J'exècre encore et toujours ce genre d'effusions. Elles sont superflues. J'allai donc, me frayant un chemin avec la désagréable impression d'être mêlée à une mélancolie collégiale dont sont bien souvent imprégnées les cohues voyageuses. Aussi ne regardai-je personne dans les yeux, juste le bout de mes souliers. Suivre le mouvement sans observer personne dans la mesure du possible. Il suffit en effet de quelques secondes pour croiser dans la foule un seul regard et s'en approprier la peine. Ma hantise. Prendre à mon compte toute la tristesse de ce monde en partance, très peu pour moi. Cet excès de sensibilité m'avait déjà joué des tours.

Toutefois, dans les halls de gare, on attend parfois si longtemps qu'immanquablement les regards se croisent entre ceux qui partent, ceux qui arrivent et ceux qui restent. Tous ces gens traînent parmi les patrouilles militaires armées jusqu'aux dents, alerte rouge attentats oblige. Ils marchent le long des quais, dans les salles des pas perdus, et certains tendent la main furtivement. Cela devient fréquent, une réalité sur laquelle personne ne veut s'attarder. Moi qui voulais les ignorer, je faisais contre ma volonté un blocage sur une femme seule. Désenchantée. Sans âge. Ça aurait pu être moi, après tout. Personne n'est à l'abri. Pensive, cherchait-elle un sens à sa vie ou était-elle tout simplement lasse de n'attendre rien si ce n'est peut-être un peu de compassion. C'est d'une tristesse ça, attendre quelqu'un ou quelque chose qui ne vient jamais. Vêtue très modestement, le visage éteint, les bras ballants le long d'un corps informe perdu sous un long gilet de fortune, elle déambulait comme un fantôme. Mais elle n'était qu'une femme égarée au cœur d'une société parfaitement insensible qui abandonne ses pauvres et ses déprimés à leur destin. Je détournai le regard. Facile. Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire. Finalement, je faisais comme beaucoup de mes congénères, me trouvant lamentable par-dessus le marché. Culpabilité, quand tu nous tiens. Tolérer la misère ou l'infortune de l'autre, c'est déjà abdiquer. Quelqu'un a dû dire ça avant moi, c'est tellement évident.

Perdue dans la masse, j'étais complètement repliée sur moi-même, ce qui changeait peu de mon attitude ces derniers temps. Attention ma fille, l'indifférence peut conduire à l'individualisme. À chacun sa galère ! On ne peut blâmer personne en particulier mais plutôt tout le monde en général. Il faut

reconnaître que nous sommes des champions pour passer outre les misères sociales. Pour ne pas trop m'appesantir sur le sujet, je me concentraï sur mon train qui entrait en gare. Monter et partir vite. Partir.

C'est dans le confort d'un wagon climatisé que j'appréciai la séparation d'avec ce monde. Ma place côté fenêtre me distrairait de mes états d'âme. Autour de moi, de jeunes cadres dynamiques maniaient avec dextérité leurs tablettes électroniques et leurs iPhone branchés sur oreillettes. Ils donnaient l'image de laborieux actifs focalisés sur des conversations préoccupantes. Elles provoquaient chez eux des mouvements répétitifs crispants. Parfois, l'un d'entre eux s'éloignait jusqu'à la plate-forme et y haussait le ton. Je réalisai alors combien un fossé s'était creusé entre cette génération et la mienne. De leur entrain se dégagait la force de la jeunesse. De mon apathie se devinaient sans nul doute les stigmates d'une solitude imposée que j'imaginai gravée sur mon front en lettres de sang. Une fin de vie de couple à soixante ans, c'est dur à avaler lorsqu'on y est contraint. Ainsi épuisée d'être restée en apnée si longtemps, je partais reprendre mon souffle ailleurs.

Dans le train lancé à vive allure, je me perdais dans une sorte de morosité qu'entre nous j'aurais préféré éviter, mais on ne se refait pas si vite, n'est-ce pas ? Pour m'en libérer, je me plongeai dans une revue *people* navrante et abêtissante. Je passai le temps en jetant des coups d'œil aux voyageurs, au paysage puis aux photos volées d'artistes pris en flagrant délit d'existence. Vint le moment de présenter mon billet à un contrôleur flegmatique, obligation à laquelle je me pliai comme tout un chacun. Avec un sourire en prime qui me fit du bien. Après m'être assoupie quelques minutes, je fus éveillée par les hurlements d'un gosse surgi de nulle part. Nous entrions en gare. Terminus, tout le monde descend.

L'enfant récupéré et calmé par sa mère fut le premier à mettre pied à terre et à disparaître devant. J'emboîtai le pas du flot de jeunesse. Trois hautes marches d'acier à franchir parce que suspendues au-dessus du niveau du sol. De nos jours, on n'a pas encore trouvé plus pratique et moins dangereux pour s'extraire de ce tas de ferraille redoutable sans manquer s'affaler sur le quai.

Dehors régnait une effervescence chaotique. La clarté du jour fléchissait derrière un ciel menaçant. Un chauffeur de taxi m'invita à monter dans son véhicule, ce que je fis sans tergiverser. Une petite Vierge en plastique était suspendue à son rétroviseur. D'un naturel très avenant, l'homme engagea immédiatement la conversation. Ce ne fut pas simple entre nous compte tenu de

ses difficultés à s'exprimer parfaitement en français. Des Italiens en nombre dans cette région de France est chose banale. Eux viennent travailler chez nous et nous passons les cols pour répondre à leurs offres d'emploi. Ainsi se font les échanges de main-d'œuvre favorisés par les lois la communauté européenne. Nous pourrions débattre des heures durant sur leur véritable efficacité. Nous parvînmes bon an mal an à faire passer le temps du trajet. D'une manière désinvolte, je le vis plus d'une fois lâcher son volant avec un jeu de mains qui me fit craindre pour notre sécurité. Je remerciai Notre-Dame-du-rétroviseur de veiller à ce que notre véhicule ne fût pas d'embarquée. Les kilomètres défilaient alors que nous échangeions nos impressions sur le nombre de touristes venus envahir la région en été et celui tant attendu de la saison hivernale. Il me précisa que la meilleure période pour être tranquille était sans nul doute septembre ou octobre. Octobre donc, j'avais fait le bon choix. Après quelques minutes d'une discussion plutôt cocasse, parce qu'émaillée de redites, je l'informai être venue jusqu'ici afin de m'y refaire une santé. Cette contrée, belle et peu habitée, de ce que j'en voyais, me plaisait bien. Je pris le temps de mieux regarder les quelques maisons isolées.

Des chalets pour la plupart d'où s'échappait de la fumée. Cela donnait un peu de vie à ce paysage désertique pris en étau entre deux chaînes de montagnes gigantesques. Nous commençons à grimper. La route était désormais moins lisse, plus étroite, plus sinueuse. Nous approchions. *Domaine des Eaux-Folles – Vallée des Tilleuls*, annonçait le panneau fléché nous invitant à suivre un chemin jonché de gravillons expulsés au fur et à mesure de notre progression. Nous longeâmes sur au moins cinq cents mètres à notre gauche des stères d'un bois parfaitement calibré et aligné au millimètre près. Le taxi se gara au pied de l'escalier donnant sur l'entrée. J'étais soulagée d'être arrivée sans encombre.

L'hôtel était une vieille demeure ayant fière allure, rivée au pied d'une montagne si haute qu'elle m'impressionna. L'entrée donnait sur une place gravillonnée. J'admirai le crépi rosé dévoré au fil des saisons par une vigne vierge géante aux ramifications chargées de feuilles rouge feu. Région forestière oblige, des poutres et des bas-reliefs en bois sculpté plastronnaient jusqu'au sommet du pignon. Une toiture à deux pans terminait son bel et rude aspect montagnard. Magnifique et surtout tellement différent de la monotonie grisâtre de mon quartier. La façade principale dominait la vallée. Certaines fenêtres de chambres ouvraient sur d'étroits balcons fleuris. J'aperçus les énormes tilleuls. Au nombre de trois, ils étaient plantés là depuis fort longtemps, sans nul doute.

Leurs racines apparentes atteignaient le muret qui séparait la propriété du torrent.

Il y avait des fleurs partout. Belles encore à cette époque de l'année et divinement parfumées. Ah ! la nature... Habitée s'il est possible aux grands immeubles même cossus, j'ai toujours favorisé les promenades au square Verdrel anciennement jardin Solferino. En plein centre de la ville aux cent clochers. Un charmant îlot de verdure, calé entre la rue Jeanne-d'Arc et le musée des Beaux-Arts. Combien de fois étais-je venue ici. Des gosses s'y défoulaient autour du modeste plan d'eau surmonté de trois rochers. On entendait parfois un coup de sifflet. Le gardien veillait : « Pelouse interdite dans ce petit coin seulement. C'est pas la fin du monde ! », criait-il aux petits qui obtempéraient devant la fermeté d'une autorité alors reconnue. Le son du perpétuel trafic y était plus ou moins couvert par de hauts arbres et les cris joyeux des enfants. Un jardin public au cœur d'une cité, c'est comme une oasis émergeant d'un désert d'asphalte. C'est toujours une aubaine. Tout citoyen devrait pouvoir en profiter.

Sur l'instant, je me persuadai que ce beau coin de villégiature était idéal pour reconforter les âmes blessées parties à la dérive. Fuir la tristesse avant qu'elle ne vous submerge, s'évader, se poser, profiter, retrouver la quiétude et la gaieté perdues. Quel programme ! « Tu peux encore être heureuse », ne cessait de me rabâcher Maurine ces dernières semaines. Je m'étais donc presque persuadée que le bonheur n'était pas qu'une apparence ou une question d'âge, mais plutôt un but à atteindre. Donner un sens à ma vie, je devais y arriver. C'était une question de volonté.

Il faisait sombre. Le ciel chargé et la fin du jour y étaient bien sûr pour quelque chose. L'été se mourait ici comme partout ailleurs mais avec ce petit quelque chose qui sent l'abandon. La chute des feuilles de certains arbres, leur dépouillement progressif seraient dans les prochains jours une transition normale. Entre-temps, l'apparition de couleurs flamboyantes allait à nouveau émouvoir les amoureux de la nature, les peintres, les poètes, les rêveurs.

Si l'automne est synonyme de déclin pour certains, il est pour d'autres un passage essentiel à une sorte de résurrection dont chacun s'émerveille chaque année sans s'en lasser jamais. À chaque produit de la terre, on alloue non sans une certaine jouissance une seconde vie symbolique. Je me souviens de ma grand-mère et de son ingéniosité à transformer les fruits très mûrs en confitures, compotes, gelées ou coulis ou même en confiseries comme les pâtes de fruits. Ah ! ses bâtons de coing dont je me régalaient étant petite... Je la revois, je nous revois, ce souvenir est aussi doux qu'une lampée de miel. On invente aussi et

depuis longtemps des liqueurs. On improvise des eaux-de-vie toutes aussi revigorantes les unes que les autres. On peaufine, on décline des plats ordinaires en mets extraordinaires devenus spécialités locales accommodées avec amour et parfois raffinement. De quoi combler d'aise les becs fins que nous sommes.

J'aime l'automne pour tout cela mais aussi car je le pense être un catalyseur pour l'homme. Il éveille ses sens. Sa créativité et son génie s'épanouissent alors en féerie gustative, entre autres. Voilà une saison idéale pour prendre de nouvelles résolutions. Parfaite pour moi qui la vois aussi comme un tremplin qui me propulsera vers un après plus beau que cet avant si mal vécu.

Cette région plutôt verdoyante virait au brun mordoré. Pour sceller la fin d'une histoire, c'est de bon ton. On fane, on renaît. Et ce qui n'était pas négligeable, c'est que j'aimais l'idée d'un repos où je serais libérée de toutes contraintes domestiques. Socialement parlant, j'avais promis ; je devrai renouer avec *l'autre* au hasard des rencontres, ne plus m'effacer, recouvrer ma propre personnalité. Et puis, sans la subir, réinventer l'approche pour pouvoir sereinement l'apprécier. Me réapproprier les sensations oubliées d'une simple rencontre qu'il faudrait vivre comme une aventure. « À toi de jouer, Adie ! », m'avait lancé Maurine avec son punch habituel.

Debout près de mon taxi, je crus voir un peu de déception brouiller le sourire de mon chauffeur. La course s'arrêtait là. Je le saluai tout en le remerciant pour son bavardage au demeurant bien sympathique. « À votre disposition, madame », avait-il lancé gaiement tandis que je pensais : *tu parles ! Chameau, un prix pareil !*

J'enfilai alors ma parka beige en coton doublée de tissu molleton noir que détestait Maurine, qui me reprochait le mauvais choix de ce vêtement :

— À chaque fois que tu enfiles ce truc, j'ai envie de te donner l'extrême-onction. Mets un peu d'enthousiasme à t'habiller, que diable ! Rehausse ta silhouette, mets des couleurs et tu en feras pâlir de regret ton déserteur. Tu es d'une fadeur ma pauvre amie, il faut que tu changes cela absolument.

— Mais je ne vais tout de même pas changer ma garde-robe sous prétexte que mon ex voit la vie en rose loin de moi ?

— Et pourquoi pas ? Il t'a abandonnée ? Colore ta liberté ma chérie ! Ne serait-ce que pour me faire plaisir.

Ses mots me reviennent et me font encore rire doucement. J'étais étourdie par cette longue journée. Je n'avais pas pris de bain de foule depuis si longtemps. J'inspirai très fort en m'imprégnant de ce paysage et du parfum intense qui s'en dégageait. « Ah ! cette odeur de résine, ça vous requinque ! C'est quand même